Les Soliloques de M. l'inspecteur Camogram : qu'on nous paye!

Autor(en): **Dévaud, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **52 (1923)**

Heft 1

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1039339

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les Soliloques de M. l'inspecteur Camogram

Qu'on nous paye !

Partout on se plaint de la diminution de la natalité, monologua M. Camogram, en contemplant un tableau vraiment effrayant publié par la revue de Zurich *Pro Juventute*. C'est la ruine des nations, gémit-on, c'est l'anéantissement de la culture européenne !

Mais avoir des enfants, les nourrir, les élever, les établir, cela coûte de l'argent, beaucoup, de la peine, souvent de gros déboires et d'amers chagrins, me faisait remarquer un philosophe d'autobus, entre la Riedera et le Pratzet. Que l'Etat prenne sa part des débours, s'il désire que nous lui fournissions des citoyens ; en définitive, c'est lui et non pas nous qui tirons profit d'enfants nombreux. L'Etat en a besoin ? Qu'il se les paye !

Voilà donc l'Etat-Providence sommé de payer les parents pour qu'ils lui produisent des citoyens ! Pas d'argent, pas de Suisses, s'écrient à nouveau ces mercenaires d'un nouveau genre. Dans la cité nouvelle, les gens entendent être payés pour faire leur devoir. Rien pour rien, c'est la devise d'aujourd'hui.

Pareille logique exigerait progressivement qu'une dot nationale fût assurée à chaque jeune fille apte au mariage, afin que notre jeunesse masculine voulût bien s'embarrasser d'une compagne pour une longue existence. On ne se contentera pas d'accorder une prime à celui qui retire de la Sarine un garçonnet qui se noie, on en accordera une aussi à qui, le pouvant, parce qu'il est le plus fort, ne dépouille pas son voisin, n'assassine pas son ennemi. Une prime serait décernée à qui ne calomnie pas son prochain, à qui ne se suicide pas, à qui recourt au médecin en cas de péritonite ou de pneumonie...

Notre siècle, en vérité, si bouffi qu'il puisse être de prétention et de susceptibilité, me paraît totalement dépourvu de fierté. Cette dignité, dont on a le mot plein la bouche, on l'a si peu de fait qu'on ne remarque même plus qu'on en manque. Notre dignité, n'est-ce pas d'abord le respect de nous-mêmes et de notre conscience ? Il est des actes que nous devons accomplir, si pénibles, si douloureux, si peu rétribués qu'ils puissent être, parce que nous sommes des hommes, parce que notre conscience nous y oblige. Le devoir est rarement agréable ; il est rarement rémunérateur. Mais c'est le devoir, c'est la loi de la conscience, c'est la loi de Dieu. Le chrétien préfère perdre ses commodités, sa fortune, sa vie même plutôt que d'y forfaire. Le Christ n'a pas été payé pour mourir sur la croix.

Si vous exigez que l'Etat vous paye pour accomplir votre devoir, permettez-moi de vous dire que votre esprit chrétien est bien malade.

Mais le philosophe de l'autobus descendit à la « Serbache », en grognant à mi-voix que je ne comprenais rien aux idées du jour et aux questions sociales et que je n'étais qu'un sale bourgeois.

E. Dévaud.

MÉDITATION

Je ne ferai œuvre d'éducation chrétienne que si je suis réellement, profondément chrétien, parce que la bouche parle de l'abondance du cœur ; comment ma bouche sera-t-elle chrétienne, si mon cœur et ma vie ne le sont pas. Je ne puis rester muet de parole ou d'actes ; la source intime d'énergie doit transparaître, agir, sinon elle est une faillite, une faute. La vie du dedans doit rayonner au dehors, sinon je ne suis que mensonge et ma foi n'est qu'imagination.

Jolie foi, vraiment, que celle qu'on se chante intérieurement sans la réaliser dans sa conduite. Ce n'est pas plus de la foi qu'une peinture pleine de sensibilité représentant un martyre n'est le martyre qui broie les os ou le cœur. Or, n'en est-il pas qui, lâches ou négligents, ou bien malchanceux et découragés, bâclent médiocrement leur devoir de tous les jours, mais savourent en rêve, pour se dédommager de la nullité de leur vie, une existence imaginaire, où ils se jouent à eux-mêmes un rôle aux héroïques sentiments ? L'idéal n'est pas pour eux une vie que l'on réalise sur terre, concrètement, dans la multiplicité des devoirs ordinaires ; c'est un mirage dans les nues inconsistantes, c'est une volupté qui les amollit davantage encore et leur enlève leurs derniers moyens d'action. N'en ai-je pas été quelquefois ? Ne me suis-je pas contenté de ressentir une douce émotion après un sermon, une communion, une lecture, et ne me suis-je pas estimé très profondément chrétien pour l'avoir ressentie? Non, ce n'est pas être chrétien que se caresser à la religion. Le Christ ne s'est pas caressé au bois de la croix. Que je devienne donc chrétien de fait et non seulement de paroles et de sentiments.

Mon souci d'exercer une action salutaire sur les petits qui me sont confiés, la préoccupation que je dois avoir de remplir ma tâche avec conscience m'impose donc de travailler à ma propre éducation, à ma propre perfection. Je ne puis être quelconque. Je dois veiller non pas seulement sur ma tenue et mes actes, qu'ils voient, mais sur mes pensées, sur ma vie intérieure, qui animent l'extérieur de mon activité, lui donnent son intention et sa signification. O. O.

SOCIÉTÉ DES INSTITUTRICES

Réunion mensuelle, *jeudi 4 janvier, à 2 ½ heures,* à la Villa Miséricorde.